



Marcel BARBU

Parcours d'un *refoulé* en zone libre

De juin 1940 à mars 1941

De Besançon à Valence

MARCEL BARBU

Parcours d'un *refoulé* en zone libre

De juin 1940 à mars 1941
De Besançon à Valence

*Nota : Toute reproduction, même partielle, devra mentionner le titre du livre, le nom de l'auteur et l'éditeur, ainsi que le lien Internet :
Chaudy, Michel, Faire des Hommes libres, Boimondau et les Communautés de Travail à Valence Éditions REPAS, 2008.*

Dans son livre-mémoire² « L'autogestion, c'est pas de la tarte » Marcel Mermoz écrit page 73 :

« . . . Et c'est l'invasion des Allemands : tout le monde fout le camp et Barbu est bombardé préfet de Besançon. . . .

. . . quand les esprits ont été calmés et le préfet revenu, le premier boulot de ce salaud a été de demander à la Kommandantur d'expulser Barbu. On l'a foutu dehors manu militari, en zone libre. »

Cette présentation faite par Marcel Mermoz aurait pu en rester là si elle n'avait pas été reprise dans plusieurs thèses.

Pierre Picut³ dans sa thèse de 1991 reprend cette description, page 35 :

« . . . En 1940, le pays est coupé en deux, LIP se replie en zone libre, à Valence, sous la raison sociale de SACROLIP ; Barbu le rejoint car il vient d'être expulsé par la Kommandantur après avoir occupé quelques jours les fonctions de préfet à Besançon. »

Marie-Rose Petitperrin⁴ enfonce le clou dans son mémoire en 1996, page 29 :

« . . . En 1940, Marcel Barbu est nommé Préfet en l'absence du titulaire ; il sera expulsé de Besançon par la Kommandantur sur l'ordre du Préfet lors de son retour. »

Ce qui est étonnant, c'est que Marie-Rose Petitperrin a travaillé à la Communauté de Travail du Bélier à Besançon et elle connaît bien Besançon.

² Marcel Mermoz - L'autogestion, c'est pas de la tarte - Editions Seuil - 1978

³ Pierre Picut - La Communauté Boimondau, modèle d'éducation permanente : une décennie d'expérimentation (1941 - 1951) - Université Lumière à Lyon - 1991

⁴ Marie-Rose Petitperrin - La communauté de Travail du Bélier (1944 - 1957) - Université de Franche-Comté - Octobre 1996

Suite à la sortie du livre de Marcel Mermoz, Marcel Barbu écrit dans un courrier adressé à Maurice Lemercier⁵: «. . . *Barbu nommé préfet du Doubs ! Et par qui ? Grand Dieu ? ! Un qui va bien rire en lisant cela, c'est Pierre Lagrange, qui a vécu avec moi ces trois mois qui ont précédés mon expulsion de Besançon.* »

Ces représentations du rôle de Marcel Barbu en 1940, des relations avec Fred Lip, le texte qui suit, s'appuyant sur des documents et des témoignages vérifiables, doit permettre plus de clarté.

Vous remarquerez que l'action de Marcel Barbu dans les « Compagnons de France », à partir de 1940, manque de détails. Il est difficile de trouver des archives sur cette organisation. Ce passage est important, car Marcel Barbu gardera des contacts pendant plusieurs années.

Michel Chaudy
Août 2010

⁵ Courrier daté du 31 août 1978, prêté par Renée Lucas, fille de Maurice Lemercier que je remercie

I

RAVITAILLEMENT DE BESANCON

Cette courte période de la vie de Marcel Barbu - juin 1940 à mars 1941 (9 mois), passe presque inaperçue parmi ses nombreuses réalisations et pourtant :

- Elle fut active, très active, quand bon nombre de Français, de peur, se jetaient sur les routes, fuyaient.
- Mais aussi, elle devait le conduire à Valence, ville qu'il n'a pas choisie, là où il créa sa nouvelle entreprise « Marcel Barbu - Boîtiers de Montres de Dauphiné, future expérience de la Communauté de Travail »

*

* *

Le 3 septembre, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne, mais rien se passe : c'est la « drôle de guerre ».

Les industries, celles qui ne sont pas de première utilité, subissent cette période d'attentisme, les commandes baissent et les salariés sont mis en chômage.

Par contre, pour celles qui participent à « l'effort de guerre », la production bat son plein. Par exemple, à Besançon, l'entreprise LIP passe de 300 salariés avant la guerre à 500 pendant les mois de la « drôle de guerre » pour répondre aux commandes des militaires, puis à 160 salariés depuis l'occupation⁶.

⁶ En 1940, l'usine LIP de Besançon est réquisitionnée par les Allemands. Il sera fabriqué des montres pour JUNGHANS, des temporisateurs d'aviation pour IGSUS et des anémomètres d'aviation pour FUSHS.

Tous les sous-traitants de LIP suivent la même évolution. C'est le cas de l'entreprise de Marcel Barbu, dont LIP est son principal client. D'ailleurs, c'est un de leur des arguments pour refuser à Marcel Barbu son intégration dans l'armée en 1939 ; il est plus utile comme chef d'entreprise.

L'exode

Depuis quelques jours, Besançon est traversé par un flot continu de gens venant de l'Alsace et de tout l'est et nord de la France qui fuient l'avancée de l'armée allemande.

Les militaires français reculent, désespérés. Ils essaient de se rassembler dans cette ville fortifiée par Vauban et ceinturée par le Doubs qui forme un fossé infranchissable. Si l'on en donne l'ordre, cette ville peut résister et devenir imprenable !

Les entreprises sont fermées ou tournent au ralenti, le personnel est au chômage.

- Est-ce que cela peut durer longtemps, qu'allons-nous devenir sans travail, et sans salaire.

Chaque matin, les ouvriers se retrouvent aux portes des usines pour commenter les événements et glaner quelques informations auprès des fuyards quand le déferlement de véhicules est obligé de s'arrêter, aux carrefours plus personnes pour faire la circulation. Ont-ils vu les Allemands ? Comment se comportent-ils ? Que de rumeurs que cette foule propage plus vite que leur fuite.

Les Bisontins attendront le 14 juin pour se joindre en masse à l'échappée, la réputation faite des militaires allemands a eu raison de leur attentisme et les transforme aussi en fuyards.

L'ordre d'évacuation est donné aux fonctionnaires de tous les ministères. La gendarmerie n'est pas la dernière. La population panique. De proche en proche, les commerces ferment et baissent leurs rideaux, l'une après l'autre les rues sont désertées. Pour ceux qui restent, ceux qui ne peuvent pas partir, c'est le sentiment d'abandon total.

Dimanche 16 juin 1940

Des coups de feu se font entendre, proches maintenant. La population a peur. Les volets se ferment laissant juste un espace permettant aux regards de scruter le haut de la rue.

En fin d'après-midi, ILS arrivent. Se frayant un passage avec autorité. Ils rencontrent peu de résistance, les militaires français ont reçu l'ordre de ne pas s'opposer. Il n'y aura que quelques morts.

A l'intérieur de la boucle du Doubs, quelques soldats français regardent la rive opposée, les mains sur les mises à feu des explosifs. A l'approche des premiers éléments de l'armée allemande, ils font sauter les ponts. Ainsi la partie nord de la ville est coupée de sa partie sud, à l'intérieur de la boucle. Tous ceux qui le peuvent encore prennent la direction de Lyon, seule issue vers le sud.

C'est à ce moment-là que Marcel Barbu tente de ramener une amie infirmière à l'hôpital Saint Jacques pour prendre son service. Arrivé en haut de la rue qui plonge vers le pont Canot qui enjambe le Doubs, il ne peut que constater sa destruction. Sur la pile du milieu, une voiture est en équilibre et une famille entière est prise au piège.

Témoignage

Roland Lemercier a 11 ans en 1940⁷ :

« Le 16 juin, à l'arrivée des Allemands dans Besançon, j'étais avec ma mère, comme beaucoup, nous quitions Besançon et nous avons pu profiter d'un camion militaire qui était en partance.

Passé le pont Canot, les militaires se rassemblaient pour former un convoi. J'étais à quelques mètres du soldat qui a fait sauter le pont. J'ai vu le pont sauter. Il y avait une voiture et une famille sur la pile du milieu. Heureusement, le Doubs était presque à sec, une femme a aidé ces « naufragés » à regagner la rive. »

⁷ La même scène vue par chacun sur une rive opposée.

Longue attente à la mairie

Charles Fesselet, premier adjoint à la municipalité de Besançon, fait fonction de maire en remplacement d'Henri Bugnet, maire, mobilisé. Avec quelques collaborateurs, il attend le premier contact avec l'ennemi qui se fait attendre. La destruction des ponts doit les empêcher de s'approcher de l'hôtel de ville ?

C'est le 18 juin au matin que Charles Fesselet rencontre des officiers allemands. L'ordre leur est donné de poursuivre l'administration de la ville en précisant qu'ils n'ont pas d'autres alternatives que d'être loyal envers eux. L'organisation administrative n'est pas la priorité des premiers éléments de l'armée allemande qui poursuit son avancée.

A la Manufacture de Boîtiers de Montres

Comme chaque jour depuis plusieurs semaines, les ouvriers qui n'habitent pas trop loin de la Manufacture de Boîtiers de Montres au 43 rue Clemenceau se retrouvent dans l'atelier. Ce lundi, comme les jours précédents, peu de travail leur est proposé, les commandes sont suspendues, les stocks suffisent et ce n'est pas le moment de les augmenter.

A quelques pas de l'Avenue Georges Clemenceau, le flot continu de véhicules en tous genres qui se dirigeaient vers Dole ou Lons-le-Saunier a cessé. On entend nettement le bruit des véhicules militaires et au loin, le bruit sourd de mortiers.

Bien que leur patron, Marcel Barbu, leur ait promis de garantir autant que l'entreprise le pourra, un revenu, encore faut-il qu'ils puissent acheter le nécessaire pour vivre.

On ne compte plus les magasins fermés et leurs propriétaires partis comme beaucoup d'autres. On raconte même que les pillages ont commencé et que de belles villas, dont leurs propriétaires sont sur la route, ont reçu la visite des voleurs.

Dans les quelques boulangeries restées ouvertes, le prix du pain augmente chaque jour et souvent il n'y en a plus, sauf pour quelques

privilégiés qui ont un accès spécial derrière la boutique. Les tarifs ne sont pas les mêmes. Il en est ainsi pour les boucheries et autres épiceries.

Marcel Barbu ne peut en entendre plus, il veut bien faire des efforts pour ses salariés, mais il faudrait que les administrations, pour celles qui sont encore en état de fonctionner, se bougent et prennent des décisions.

Il faut réagir

C'est bien quand il y a des difficultés que tous les responsables doivent s'unir pour répondre aux besoins de la population. La peur de l'envahisseur avec tous les bruits qui courent à son sujet ne doit pas entraîner de sauve-qui-peut !

Il y a encore à Besançon beaucoup de gens, ceux qui n'ont pas eu les moyens de fuir, ceux qui pensent qu'il ne faut pas laisser leur terre aux autres, les réfugiés bloqués à Besançon qui ne peuvent aller plus loin. Aller où, maintenant que l'armée allemande les a dépassés ? Et les nombreux militaires prisonniers qui attendent leur sort dans les casernes prisons. (26 000 prisonniers, c'est le nombre communiqué au conseil municipal du 6 juillet 1940, première réunion après l'invasion allemande.)

Après avoir assuré à son personnel qu'il ferait tout pour qu'ils puissent trouver le nécessaire pour nourrir leurs familles, il leur demande de rester mobilisés.

Puisque l'année dernière, on lui a refusé son engagement en tant que sous-officier de réserve, en prétextant qu'il serait mieux dans son entreprise, (il travaillait pour LIP qui faisait des chronographes pour l'aviation), et auprès de ces quatre enfants (et bientôt cinq), c'est ce qu'ils appellent « être réquisitionné sur place » eh bien, c'est le moment d'agir pour son personnel mais aussi pour tous ceux qui sont restés dans cette ville complètement désorganisée.

Sa première sortie lui permet de découvrir l'environnement de son quartier. A quelques centaines de mètres de l'entreprise il trouve cinq corps de soldats français que personne n'ose approcher.

Il regroupe les papiers et tout ce qui est précieux pour chacun, qu'il enverra à la famille et fait le nécessaire pour qu'ils soient ensevelis dignement.

Commission de ravitaillement

Malgré les difficultés pour traverser le Doubs, il emprunte une barque, se rend à l'hôtel de ville et y rencontre F. Gresset, employé à la mairie de Besançon qui le met au courant des premières décisions prises pour assurer le ravitaillement de la population : le recensement en cours des stocks de farine chez les boulangers. Le plus difficile est d'avoir accès aux fournils fermés par leurs propriétaires partis précipitamment.

La ville n'a que huit jours au maximum de farines panifiables. Les réserves de l'Intendance Militaire ayant été considérées comme prise de guerre par les autorités allemandes.

Puisque la fabrication de boîtes de montres est suspendue, Marcel Barbu propose ses services et sa voiture.

C'est ainsi qu'il participe à la première réunion du groupe ravitaillement le 18 juin.

Charles Fesselet donne mission à Marcel Barbu d'accomplir toutes les démarches pour procurer à la ville des farines panifiables.

Les visites commencent immédiatement par les moulins d'Ornan et de Cléron (proches de la ville et qui livrent aux boulangers de Besançon), leurs stocks sont au plus bas, presque inexistant, il faut trouver du blé pour les moulins, ce qui sera possible auprès de la coopérative de stockage. Sur les 250 quintaux disponibles, 140 seront livrés aux moulins avec garantie que les farines seront bien pour la ville de Besançon. C'est nettement insuffisant. Marcel Barbu s'adresse aux départements de la Haute-Saône et de la Côte d'Or et fait monter le stock à 15 000 quintaux.

Cette action spontanée de quelques personnes de la mairie et de bénévoles va se traduire par la mise en place officielle d'une commission de ravitaillement pour tous les besoins de la population, alimentation mais aussi essence, charbon, bois, etc.

Marcel Barbu est intégré dans cette commission et reçoit comme mission l'approvisionnement en farine, sucre, ainsi que la répartition suite aux mesures de rationnement.

Le service des farines s'installe à la Maison de l'agriculture et Marcel Barbu met à sa disposition deux employés de son entreprise, payés par l'entreprise, pour organiser le service et faire les écritures indispensables.

Marcel Barbu était pour le partage, surtout en cette période difficile, sa mission étant de rassembler les stocks chez les grossistes et détaillants. Il n'hésitera pas à demander aussi aux particuliers de déclarer leurs réserves à la mairie.

Par exemple, le stock de sucre recensé au 1^{er} août 1940 était de 182 000 kg après les déclarations des réserves personnelles, quand la consommation pour un mois ne dépasse pas 25 000 kg. Grâce à une bonne répartition, la population peut s'approvisionner normalement.

L'un des soucis de Marcel Barbu est de limiter les tensions entre la population et l'occupant en évitant que les militaires allemands se servent dans les stocks réservés à la population, le service de ravitaillement assure aussi le nécessaire régulier de l'intendance de l'armée allemande.⁸

Les prisonniers

Ce fut de même pour nourrir les quelques dizaines de milliers de prisonniers.

Marcel Barbu rend régulièrement visite aux prisonniers de la caserne Vauban. Il transmet des messages des familles, et pour ceux qui

⁸ Suivant la convention d'armistice du 22 juin 1940 signée entre la France et l'Allemagne, la France doit assurer l'entretien de l'armée d'occupation et doit verser une indemnité globale. Chaque dépense de l'armée et de l'administration allemandes doit être facturée. Cela a réellement fonctionné seulement quelque temps.

peuvent se le permettre, il prend des commandes et engage sa famille et ses employés pour faire des paquets qu'il redistribue le lendemain.

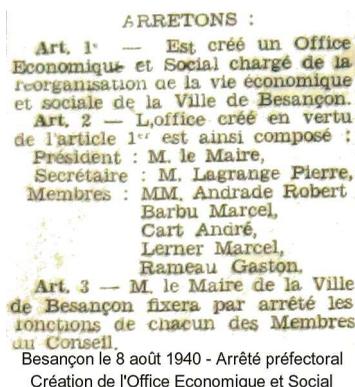
Témoignage

Michel Barbu a 5 ans en 1940 :

« J'accompagnais parfois mon père qui allait dans les camps, je portais les paquets et le courrier aux prisonniers. Je pouvais facilement me faufiler entre les jambes, il y avait beaucoup de monde. »

*

* *



L'efficacité du travail de Marcel Barbu est reconnue. Lors de la création de l'Office Economique et Social par le préfet du Doubs le 8 août 1940, Marcel Barbu en est l'un des cinq membres et l'article premier de l'arrêté du maire le lendemain stipule : « Marcel Barbu est chargé de la direction du ravitaillement de la ville. Tous pouvoirs lui sont délégués par Nous pour réaliser le groupement des organismes professionnels et

représenter dans leur sein l'Autorité Municipale⁹ »

Cet équilibre mis en place par Marcel Barbu convient à tous. La Feldkommandantur l'a même invité à dresser un état des besoins du département du Doubs concernant les différentes denrées indispensables au ravitaillement en indiquant les mesures engagées pour y parvenir.

⁹ Dans de nombreux ouvrages, thèses et autres documents, il est écrit que Marcel Barbu a été nommé préfet en remplacement du préfet en fuite. Le préfet Alfred Roger HONTEBEYRIE a assumé sa mission jusqu'à sa nomination à Dijon le 10 août 1940.

Témoignage

Jacques Bergez, né à Besançon, résistant, arrêté à 17ans et déporté, habitait à Besançon en 1940 avec sa mère et ses jeunes frères et sœur :

« J'avais 14 ans et demi en juin 1940.

On dit que l'armée allemande est aux portes de la ville. Les appartements du quartier sont silencieux : dans un triangle avec rue Pierre Leroy, la rue Félix Vielle et la rue Labbé, il y avait 3 maisons - Habitations Bon Marché (HBM) construites en 1933, sur les 24 appartements, nous restons les derniers.

Le 15 juin, ma mère ferme la porte de notre appartement au 1 rue Pierre Leroy, à quelques pas de l'école d'horlogerie. Nous portons chacun deux valises, plus petites pour mon frère et ma sœur. Péniblement, nous nous frayons un passage dans le flot ininterrompu de femmes, d'enfants, de vieillards et de militaires en retraite venant de Belfort, Vesoul et Gray, et nous prenons la direction de la gare Viotte.

Sur la première voie, un train attend pour partir. Nous parvenons à trouver quatre places. Nous hissons les bagages et attendons le départ. Après deux à trois heures, tenaillés par la faim et la soif, ma mère décide de retourner à l'appartement.

Retour à l'appartement. Les volets restent fermés. Les valises sont défaites. Maintenant il va falloir vivre :

« On lui a dit et répété qu'il ne fallait pas faire de réserves de provisions, en tant que femme d'officier, elle devait être exemplaire ».

Mais maintenant comment vivre ?

Par une fente dans les volets, je vois arriver les Allemands, une brève fusillade éclate avenue Charles Siffert. Surtout ne pas bouger et attendre.

Le lendemain, comme d'autres, je m'aventure et je vois 4 à 5 corps de militaires français le long de la société des Compteurs.

Dans la ville c'est le désordre, la population est abandonnée. Il n'y a plus de responsables, ils ont déserté.

Marcel Barbu a pris les choses en mains, de sa seule initiative. Il s'est déjà occupé des cadavres que personne ne voulait approcher.

Puis il s'est attelé au ravitaillement. Et il s'est imposé pour faire régner l'ordre.

Il s'est occupé de tout, même des prisonniers français à la caserne Vauban, je voyais bien ce qui ce passait, la caserne est proche d'où nous habitons.

Après avoir consommé le peu que nous avons, ma mère a pris contact avec Marcel Barbu dont la famille habitait le même quartier. Si nous avons pu avoir à manger, c'est grâce à l'action de Marcel Barbu.

En 1965, lors de sa candidature aux élections présidentielles, je n'étais pas toujours d'accord sur ce que disaient des journalistes. Je me suis permis d'écrire à l'un d'eux. Ils ne connaissaient pas l'homme, ce qu'il avait fait.

Pour ma mère, Marcel Barbu reste un homme extraordinaire. »

Marcel Barbu fait du zèle

Sûr des soutiens de la mairie et de la préfecture, après avoir dépensé beaucoup d'énergie pour organiser le ravitaillement des produits de première nécessité, il entreprend de réorganiser les professions, c'est l'une des missions qui lui a été confiée.

Marcel Barbu bouscule, les oppositions commencent à s'organiser. Les plaintes auprès des autorités deviennent de plus en plus nombreuses.

Retour à la « normalité » administrative

Petit à petit, les administrations se recomposent à l'image du gouvernement de Vichy avec le souci de convenir à l'occupant qui s'organise pour durer.

Changement de tête à la mairie :

Charles Fesselet, premier adjoint, faisant fonction de maire de Besançon doit passer devant un tribunal de militaires allemands. Il ne fait pas l'affaire. Le 29 juillet 1940, le Commandant de la Feldkommandantur suspend Fesselet de sa fonction de premier adjoint au maire de Besançon, le préfet Hontebeyrie nomme Louis Théron, directeur des contributions indirectes, pour remplir les fonctions de maire, par intérim.

Changement de préfet :

Le 10 août, le préfet Hontebeyrie quitte ses fonctions pour Dijon. Le poste de préfet restera plus d'un mois vacant.

Le 21 septembre 1940, c'est un nouveau préfet qui est nommé : René Linarès.

Un à un les fonctionnaires sont autorisés à revenir, et les notables locaux reprennent leurs places.

Marcel Barbu perd ses appuis et la vacance de préfet va modifier ses relations.

19 août 1940, Marcel Barbu est relevé de ses fonctions dans la commission départementale d'approvisionnement (il ne sera resté que 7 jours), ce qui entraîne son départ de l'Office Economique et Social et met fin à ses responsabilités dans le ravitaillement de la ville.

Le 24 août, le maire soutient l'action de Marcel Barbu et s'adresse au préfet :

« Par arrêté en date du 19 août courant, vous avez rapporté celui du 13 du même mois nommant M. BARBU Marcel, 3 rue Delavelle à Besançon¹⁰.

M. BARBU était, par ailleurs, chargé du ravitaillement de la Ville de Besançon au titre de membre de l'Office Economique et Social créé par votre arrêté du 8 Août 1940.

Le ravitaillement de la Ville, en raison de son importance et pour des motifs d'ordre pratique, doit être assuré sous la même autorité que celui du Département ; par ailleurs, les membres de l'Office ont coopéré sans exception à l'œuvre entreprise par M. BARBU dès les premiers jours de l'occupation.

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien rapporter l'arrêté de 8 Août 1940 créant l'Office Economique et Social. »

Ce sera fait le 29 août 1940, par arrêté préfectoral mettant fin à l'Office Economique et Social.

Marcel Barbu n'a plus de mission officielle, mais ce n'est pas suffisant pour l'arrêter.

Expulsion de Besançon - Marcel Barbu devient gênant

Depuis quelques temps, les Renseignements Généraux s'intéressent de près à ses actions, dans les rapports on peut y lire :

« Ledit Barbu a cherché depuis juin 1940 à s'immiscer dans les différents services s'occupant de ravitaillement

« Beau parleur, autoritaire, sachant s'imposer, manque de doigté en toute circonstance »

« La conduite, la moralité et la probité de Barbu ne donne pas lieu à critiques précises »

« Il réussit à diviser l'opinion publique, les uns prennent partie pour lui, les autres contre »

Et dans un rapport du 20 septembre 1940 :

« Il y aurait lieu de mettre fin aux agissements du nommé Barbu Marcel »

¹⁰ C'est l'adresse de son bureau en tant que responsable de l'approvisionnement.

Si pour le Commissaire Spécial, l'action de Marcel Barbu est néfaste, cela depuis le mois de juin, quoiqu'il reconnaisse son honnêteté, il faut attendre septembre pour qu'il s'en rende compte.

Très vite la machine à refouler se met en marche.

Le 20 septembre, la Feldkommandantur décide son refoulement de la zone occupée, qui est remise le lendemain par le policier René Le Lièvre.

On lui laisse quelques heures pour se préparer et quitter sa famille.

Marcel Barbu est conduit à Chalon-sur-Saône et remis à la gendarmerie pour être « refoulé », c'est le terme employé, en zone libre le 21 septembre à 17 heures.

Une question demeure : pourquoi les Allemands demandent-ils au préfet le départ de Marcel Barbu à qui ils confient une mission de réflexion quelques jours auparavant (voir pages précédentes) et aussi, pourquoi ne font-ils pas directement ce travail ?

L'explication souvent entendue est que ce sont les autorités françaises, à un haut niveau, qui auraient demandé l'expulsion de Marcel Barbu, mais les Allemands n'ayant pas de raisons de ce plaindre, apparemment satisfaits de l'organisation du ravitaillement, ont refusé de faire le travail.

*

* *

Son action à Besançon pendant 3 mois, n'est pas un fait de résistance, tout du moins, pas comme la résistance sera présentée quelques années plus tard.

« Résister à l'ennemi, Marcel Barbu était partant en 39 quand il voulait s'engager, en bon Français, comme sous-officier de réserve, mais maintenant, ce sont des familles qui ont peur et faim. Sa résistance sera face à l'inaction, à la désertion des nombreux responsables. »

L'armée allemande est là et il faut assurer son hébergement et sa nourriture, les prisonniers sont parqués et attendent leur sort, les familles se terrent et bientôt elles n'auront plus rien à manger.

Pour tous ceux-là, il faut faire quelque chose et Marcel Barbu pense qu'il peut agir. Il ne se pose pas mille questions, quelle posture adopter, quels avantages peut-il tirer de cette situation ou que va-t-on dire s'il aide les Allemands, etc.

Ce qui domine l'initiative de Marcel Barbu, c'est le pragmatisme. « Face à cette situation, qu'est-ce que je peux et dois faire ? ». Simplement.

Son volontarisme et son efficacité ont immédiatement séduit la ville où la pagaille s'installait. C'est ainsi qu'il effectue une fulgurante ascension au sommet de la principale obsession du moment : « se nourrir pour survivre ». L'a-t-elle grisé ? Il n'a que 33 ans, déjà connu comme chef d'entreprise entreprenant, mais à ce nouveau poste d'une ville aussi importante à servir, a-t-il bien mesuré les limites de ce qui était possible de faire et acceptable par les élites locales ?

Est-ce que Marcel Barbu a voulu, sûrement inconsciemment, montrer ce que pouvait faire un « gosse du peuple » ?

II

EN ZONE LIBRE

A la cure de Poligny

Chalon-sur-Saône est l'une des villes coupées en deux par la ligne de démarcation, la Saône faisant la frontière. Il y a une gendarmerie et elle est le passage « officiel » entre les deux zones. Un pont sur la rivière est le lien idéal pour y installer des guérites et un poste de contrôle.

Mais Marcel Barbu est éloigné de sa famille, il se dirige vers Poligny qui est la ville la plus proche et sur la route la plus directe pour rejoindre Besançon.

Sans un sou (ou presque), avec une petite valise, il entre dans l'église, c'est ainsi, chaque fois que Marcel Barbu a besoin de faire une halte, de se reposer et de faire le point.

Au curé Raphaël Tournier, il raconte son aventure. Le presbytère est suffisamment grand car il accueille régulièrement des prédicateurs ou des hommes d'église de passage et l'une des chambres n'est pas occupée, car l'un des vicaires n'habite pas sur place. On lui propose une chambre qu'il pourra occuper le temps qu'il faudra.

Dès le lendemain, après avoir accompagné le prêtre pour l'office matinal, il va à la découverte de la ville, s'attarde devant les magasins, et engage la discussion avec de nombreux passants qui errent sans but.

Il est surpris de voir autant de jeunes, en bandes, que l'on qualifie déjà de « voyous ». Chacun raconte la même histoire :

- Nos parents croyaient que les soldats allemands mutilaient les garçons pour qu'ils ne puissent pas s'engager à leur tour. Alors de peur, avec quelques économies et un peu de nourriture, ils nous ont demandé de partir, de nous cacher si nécessaire, et d'attendre. Maintenant nous n'avons plus de sous, nous ne pouvons pas rentrer chez nous, nous nous débrouillons pour manger.

Chez les Compagnons de France

Marcel Barbu, homme curieux, et qui n'a pas sa langue dans sa poche, n'hésite pas « à faire la leçon ». Il est vite repéré par les responsables de la commune qui lui proposent de rejoindre le groupe des Compagnons de France¹¹ qui vient juste d'être créé, pour occuper les jeunes sans travail.

Marcel Barbu prend contact avec Paul Delouvrier, l'un des premiers dirigeants des Compagnons de France, auquel il raconte l'expérience tentée dans son usine de Besançon.

Le but des Compagnons de France est de récupérer ces jeunes et de leur proposer une occupation par un travail. A l'époque il n'y en avait pas beaucoup et les offres se limitaient au forestage, bûcheronnage, fabrication de charbon de bois. Il fallait aussi leur redonner goût à la vie, ils avaient une vie communautaire, ils vivaient ensemble, prenaient les repas en commun, couchaient dans des dortoirs.

Rapidement Marcel Barbu trouve sa place parmi les cadres et on lui confie un groupe.

Dans les bois, ils en profitent pour faire passer des prisonniers et cela ne convient pas, mais pas du tout aux dirigeants des Compagnons de France qui accusent Marcel Barbu de les mettre en danger. Il propose

¹¹ Lors d'une réunion dans la forêt de Randan (près de Vichy) le 25 juillet 1940, 46 dirigeants principalement des mouvements de jeunes signent une charte pour former des jeunes afin de reconstruire matériellement et moralement la France dans le respect de la personnalité de chacun. Le nom de Compagnons de France est emprunté aux compagnons du Tour de France. Marcel Barbu fait la connaissance de Gaston Riby et Gustave Coureau qui tiendront par la suite une place importante dans les Communautés de Travail. Il existe peu d'étude sur ce mouvement qui sera dissout en 1944.

à Marcel Barbu d'aller donner un coup de main à l'organisation de groupes de jeunes à Guéret.

Rencontre de Fred Lipmann à Lyon

En direction de Clermont-Ferrand, il fait une halte à Lyon, siège régional des Compagnons de France, et là, par hasard, il rencontre Fred Lipmann qui essaye de passer inaperçu.

Au premier abord, Fred Lip se méfie. En tant que juif, il se sait en danger, bien qu'ils se connaissent de longue date. Après les premiers échanges où chacun raconte son parcours, Fred Lip lui propose un marché :

- J'ai ramené une partie de mon entreprise d'Issoudun¹² à Valence, je n'arrive pas à m'approvisionner en boîtes de montres et j'ai de nombreuses commandes en vue, que diriez-vous de vous installer en zone libre ?

En route pour Guéret, une idée germe : tous les jeunes de France ne peuvent devenir bûcherons ! Et si l'on pouvait leur apprendre un vrai métier ?

Passer la ligne de démarcation, un jeu d'enfants

Le temps passe loin des siens, de temps en temps, il a des nouvelles de sa famille et de l'entreprise qui lentement reprend de l'activité. Il est rassuré, sa femme et ses enfants ne manquent de rien.

Ne serait-il pas temps de se rassembler à Poligny, étape pour Valence ?

Fin 1940, Pierrette Barbu amène les enfants pour passer la ligne de démarcation. Un petit pont sur la nationale 83 qui enjambe le Glanon qui délimite les deux zones, entre Arbois et Poligny dans le Jura. A 50 mètres de chaque côté du pont se trouvent les postes de contrôle : allemand au nord et français au sud. D'abord André et Jacques, les deux plus grands, et ensuite Michel et Daniel lors d'un second

¹² L'entreprise SAPROLIP - Société pour l'Application des Procédés LIP - à Issoudun est spécialisée dans l'armement. La direction et un atelier seront transférés à Valence, Rue Faventines.

voyage. Et pour finir, Anne-Marie et sa mère, à vélo depuis Besançon. Plus de cinquante kilomètres.

D'après les écrits et les témoignages, cela s'est passé à peu près comme cela. Pierrette Barbu était connue des gardes, elle venait de temps en temps pour échanger des informations sur la marche de l'entreprise et donner des nouvelles de la famille restée à Besançon. Est-ce que l'action de Marcel Barbu à Besançon était connue et que cela a permis quelques sympathies ? Si cette information n'était pas arrivée de Besançon, Marcel Barbu a dû combler cette lacune auprès des gardes « frontières ».

L'engagement dans les Compagnons de France pouvait aussi aider. Et aussi, simplement, un couple qui se retrouve, sur un pont, entre Français et Allemands. . . Un peu de romantisme en ces temps difficiles !

Quand Marcel Barbu demande la venue de ses enfants, il avait sûrement tout arrangé. La famille Barbu n'avait aucune raison de passer clandestinement, elle n'avait rien à cacher.

Noël 40 se passe en famille à Poligny

III

DIRECTION VALENCE

Début janvier 1941, Marcel Barbu fait part de son idée à sa femme Pierrette :

- Fred Lip a besoin de boîtes de montres et les jeunes sont nombreux et disponibles. J'ai demandé aux Compagnons de France de me trouver une cinquantaine de garçons d'ici trois mois. Nous leur apprendrons le métier.

Pierrette est déçue, elle aurait préféré retourner à Besançon et attendre des jours meilleurs où Marcel aurait pu la rejoindre. Mais il en avait décidé autrement.

Elle remonte à Besançon pour un ultime voyage et pour régler les problèmes de machines nécessaires au démarrage de l'activité à Valence. Elle repasse une dernière fois la ligne sous le regard amusé des gardiens.

Mi-janvier 1941, ils arrivent à Valence, sous la neige, ils trouvent refuge à l'Hôtel de Lyon, toute la famille se serre dans deux chambres. Les recherches d'un local commencent ainsi que celles d'un logement.

Nouvelle entreprise

Rapidement, un local est trouvé, une ancienne vinaigrerie, au 41 rue Montplaisir et une maison d'habitation dans une impasse en face de l'entreprise.

Marcel Barbu fait venir quelques machines de Besançon, en pièces détachées, dans des caisses en bois.

Il s'active pour faire accepter la création d'une manufacture de boîtiers de montre par le Comité Horloger, rédige les statuts qu'il dépose le 26 mars 1941 au tribunal de commerce de Romans.

Ainsi est née la Société Marcel BARBU - Boîtiers de Montres du Dauphiné - N° 247 au registre chronologique.

Il ne manque plus que les premiers garçons des Compagnons de France. L'organisation ne propose aucun jeune, de peur qu'en cas de faillite de l'expérience, cela donne une mauvaise image de l'organisation.

Furieux, Marcel Barbu ne s'avoue pas vaincu, il met des annonces, fait passer l'information, « on embauche au 41 rue Montplaisir »

Le 23 juin 1941, Robert Brozille est le premier embauché dans l'entreprise. C'est son arrivée rue Montplaisir qui est retracée dans le livre **Faire des Hommes libres - Boimondau et la Communautés de Travail à Valence.**



Début 1941 - Marcel Barbu arrive à Valence avec sa famille - C'est un nouveau départ

*
* *

Trois fois trois mois

Quelle densité dans la vie de Marcel Barbu :

- 3 mois pour parvenir à un haut niveau de responsabilité dans le ravitaillement de Besançon et quelques jours pour devenir un danger public. De cette expérience, il n'a rien gardé.
- 3 mois pour faire connaissance et un bout de chemin avec les Compagnons de France, et de se faire remarquer. Il en gardera des amitiés comme Gustave Coureau et Gaston Riby qui seront associés à la réalisation des communautés de travail.
- 3 mois pour monter un projet d'une nouvelle entreprise de fabrication de boîtes de montres, qui devait former une cinquantaine de jeunes.

A chaque difficulté, il rebondit. Chaque expérience, chaque rencontre lui procurent de nouvelles perceptives.

Remerciements

Pour réaliser ce petit fascicule, je me suis appuyé sur différents documents que j'ai trouvé aux Archives du Doubs, Archives de Besançon et au Musée de la Résistance de Besançon dont je remercie les responsables qui m'ont guidé dans mes recherches.

J'ai utilisé la thèse de Marc Leray¹³ prêtée par la Médiathèque de Valence, qui reprend quelques éléments d'un enregistrement de Marcel Barbu réalisé en 1975. Elle me fournira quelques éléments que j'ai pu relier avec les documents trouvés.

Des coups de mains de l'Association Mémoire de la Résistance dans le Doubs et trois témoignages recueillis en 2010 qui m'ont permis de relater comment ils ont vu et ressenti les événements.

Et à tous ceux, nombreux, qui m'ont tendu un lien, plus ou moins long, que j'ai tiré tant que j'ai pu.

*

* *

Si pour les périodes de « résistance organisée », il y a beaucoup de mémoires, 1940 reste une période orpheline. Des archives ont été déplacées avant l'arrivée des Allemands (certaines ont été récupérées dans des talus) ou détruites, parties en fumée.

¹³ Thèse de doctorat de Marc Leray - 1977, « Institution et restitution d'une Communauté - Boimondau et la mémoire reconstituante de ses fondateurs »